

MARIE RICHEUX



OFFICIER RADIO

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

OFFICIER RADIO

DE LA MÊME AUTEURE
CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

POLAROÏDS
2013

ACHILLE
2015

CLIMATS DE FRANCE
2017

SAGES FEMMES
2021 ; Folio, 2023

JOURS DE NAISSANCE
2023

MARIE RICHEUX

OFFICIER RADIO

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2025

On peut aussi bien apprendre les choses en les vivant.

CLARISSE LISPECTOR

L'Heure de l'étoile

fin de partie

C'EST UN JEU BRETON. On envoie des palets sur une planche de bois pour se rapprocher du *maître*. Plus on s'approche, plus on gagne de points. La planche de bois est marquée d'autant de cicatrices qu'il y a eu de lancers, sorte de coups d'ongles portés sur une peau tendre, la planche garde la mémoire de ça, ensuite on peut *relire* la partie : qui a joué où et combien de fois. Les palets sont lourds, il faut toujours les jeter par deux.

Mon père et Loïc sont accroupis à ramasser les disques de métal sombre. Ils parlent, leurs visages baignés de lumière. Le pré est superbe, tout juste sorti d'août, les pruniers ont donné, les pommiers aussi, on attend les noix. Leurs deux visages penchés l'un vers l'autre se ressemblent. Ils ont un peu moins de vingt ans d'écart. Les mêmes peaux du dehors, tout juste sorties d'août elles aussi. On va les voir ? je dis. Et pourquoi je dis ça ? Pourquoi je ne termine pas ma partie, à moi, dans la même lumière sublime de vingt et une heures, les cheveux de Georges parfaitement accordés à l'herbe un peu séchée derrière ? Pourquoi je ne reste pas à jouer ma partie ? On marche vers eux. Ils parlent.

Leur conversation est une forme flottante et lumineuse. Nous avançons vers cette forme. Elle est attirante. Elle brûle au loin. On est tout prêt maintenant, hop, Loïc, mon père, Georges et moi, on forme un cercle autour du jeu. Rien ne bougera ou presque, jusqu'au dénouement de la scène. Mon père, Loïc, Georges et moi, en cercle. Loïc raconte un match de foot. Il raconte une action précise, remonte le terrain, balle au pied, dribble, dépasse la défense, il est habile, c'est magnifique, quelle incroyable action, quelle course, c'est superbe, c'est dimanche après-midi, l'exaltation est totale. Mon père sourit. Quand tu fais un match comme ça, dit Loïc, c'est extraordinaire, le lendemain en classe, enfin je me souviens de cette joie d'avoir si bien joué, le lendemain tu planes, et puis personne ne s'y attendait vraiment ! C'était dingue comme match ! Tu t'en souviens ? Loïc est saoul. Mon père le regarde tendrement. Georges se tait. Je crois que Georges va se taire jusqu'à la fin de la scène. Tu ne te souviens pas, Jean ? Mais c'était fou ! Je crois sentir la course encore dans mes jambes. Quelle joie, putain. Loïc reedit le nom des deux équipes, le terrain de foot du dimanche. Le bord du terrain. Peut-être les familles des gamins d'un autre village. Voilà dans quoi on arrive : un match entre deux équipes de deux petits villages des Côtes-d'Armor dans les années 80, je dis les années 80, sans calculer vraiment, mais ça doit être ça. Charlot est mort en 1979, j'ai longtemps cru que Loïc avait onze ans à la mort de son père. On m'a toujours dit qu'il avait onze ans à la mort de son père.

La suite me démontrera que Loïc n'avait pas onze ans. La suite me démontrera que l'on raconte des histoires à la place d'autres histoires, pour ne pas en raconter certaines. Mais disons les années 80. Moi j'ai noté onze ans, j'ai noté cet âge-là, dans ma tête, pendant longtemps j'ai cru que Loïc avait onze ans quand son père est mort.

À onze ans, j'ai eu mes premières règles, cela m'a empêchée de respirer certaines nuits. Je croyais mourir. Je croyais que l'air ne rentrerait plus jamais dans ma gorge devenue porte fermée. Je me souviens de moi, assise sur le matelas, suffoquant, tentant de respirer quand mon corps ne le pouvait plus, le noir de la nuit, oui, quand je pense onze ans, je pense ça, un peu de sang dans ma culotte, une salopette en jean, le tout roulé en boule, en secret bien entendu, dans la machine à laver, moi suffoquant la nuit, croyant bientôt mourir, jusqu'au jour où j'ai compris qu'il fallait seulement expirer, juste expirer. Expirer de l'air parce que ça sauve. Mais c'est vraiment une autre histoire, non ? Une fillette qui a peur de mourir parce qu'elle suffoque, c'est autre chose, non ? Quelqu'un qui pense être asphyxiée à trois heures du matin dans une banlieue parisienne, à onze ans, c'est tout à fait autre chose ? Rien à voir avec un naufrage ? Moi je croyais : Loïc avait onze ans quand son père est mort dans un naufrage, j'avais onze ans l'année de mes premières règles, découvrant le nom sans nom de l'angoisse. Mais bon, tout ça va bouger.

Loïc demande une nouvelle fois à mon père s'il se souvient du match. Tu te souviens pas, Jean ? C'était fou ! Mon père redit doucement qu'il ne se souvient pas, mais il abonde dans son sens, que Loïc était un super joueur, l'un des meilleurs de sa génération, y a pas à dire. De toute façon, dans ce club, y avait des gamins qui auraient pu être pro. Ça jouait super bien. Georges et moi, nous sourions. En fait, tout le monde sourit, c'est une heure bénie. Le soleil est si généreux, on dirait qu'il nous aime. La musique monte dans le champ, on apporte un nouveau fût de bière fraîche. Le sourire béat du fils, tout juste marié, la fumée des grands barbecues pour les galettes saucisses. À cette heure-là, quand on revient du cap, à l'envers, on arrive à La Fosse, tout est doré, orange, vert foncé, violet et puis, d'un coup, la plage des Grèves d'en bas ouvre la vue, c'est ahurissant de beauté, les graminées sur les dunes, les trois grands rochers de la Villemain. Un jour, je m'étais arrêtée à la cabine téléphonique des Grèves, elle était sur le parking caillouteux, au croisement de la route des plages et de celle qui remonte vers le moulin, je venais de faire cette route, à vélo ou à pied, j'avais appelé à la maison, cette même heure, fin d'été, heure de soleil bénie, j'étais tombée sur mon père, qui était toujours entre inquiet et curieux de recevoir un coup de fil de nous, j'avais dit : Papa, c'est tellement beau, c'est beau à en pleurer, comme c'est beau, papa. Je l'avais juste appelé pour le paysage. Le cœur empli de gratitude ce soir-là, un mélange d'amour pour ces couleurs, pour ce pays, et pour lui

qui nous rattache à ici. Il avait fait comme d'habitude devant l'effusion : il avait accueilli en calmant le jeu. On calme le jeu. Ça, c'est bien une expression de mon père. J'avais raccroché sans que cela diminue mon exaltation. J'avais repris le chemin, entièrement dévouée à la puissance de cet endroit. Je n'oublierai jamais ce retour.

Loïc continue. Tu te souviens, Jean ? Je t'attendais toute la semaine, tu arrivais le vendredi et je ne te quittais plus du week-end, tu m'emmenais à l'entraînement de tennis et à tes matches, l'école de foot, les matches encore, les fêtes. Tu te souviens ? Oui, bien sûr, je me souviens. Je t'attendais toute la semaine, répète Loïc de plus en plus ému, tu me sauvais. Je regarde Georges. Je regarde mon père. Je regarde Loïc qui continue. Tu me sauvais, ça me sauvait que tu viennes me chercher le vendredi. C'était mon plaisir absolu, toutes ces virées avec toi. Si t'avais pas été là, j'aurais été fichu. Loïc a des larmes dans les mots. Fichu. Comment j'aurais fait sans toi ? Tu te souviens, quand t'es venu me chercher, ce soir-là, avec ta vieille Renault 15 orange, tu m'as pris dans ta voiture, on a roulé jusqu'ici, c'était juste là, dans le chemin, là, t'as arrêté la voiture, on a parlé de tout, de rien. On a parlé de foot, tu te souviens ? Moi ça m'a sauvé ce soir-là, tu te rends compte ? Je ne sais pas si je me rends compte, répond mon père. Mais Jean, y avait personne pour faire ça ! Dans ta voiture – Loïc répète – on a parlé de foot, on a parlé d'autre chose. Tu m'as dit que ça irait. Qu'on allait y arriver. Que j'allais y arriver. Tu te souviens de ce soir-là ?

REMERCIEMENTS, EMPRUNTS, CITATIONS

J'AI CONSULTÉ LES DOSSIERS des Archives nationales à Pierrefitte, notamment le dossier 20100209/25, ceux des Archives diplomatiques à Nantes, le fonds d'archives Roger Courland à Milmarin, les archives du tribunal de Civitavecchia. J'y ai été merveilleusement accueillie (merci Johane, Daniela et les autres), j'ai aimé ça, comme d'habitude, et m'en suis inspirée. J'ai aussi consulté beaucoup d'archives personnelles et des sites Internet de mémoire consacrés à la marine marchande. Je remercie celles et ceux qui m'ont donné accès aux documents qu'ils avaient gardés. Je remercie pour nos conversations et correspondances précieuses : Jean-Pierre B., Antoine Gauthier, Guy Malatray, Thierry B., François Guizion, Claude Tarin, Patrice Lair, Rémi Hillion. Je remercie Marie-Anne Leray avec émotion. Et mes tantes Marie-Claire, Monique et Marie Richeux.

Le petit livre théorique que j'apporte avec moi en Italie, à côté de celui de Georges Perec et celui de Daniel Mendelsohn, est signé Marie-Hélène Brousse. Le traducteur et préfacier de la correspondance d'Italo Calvino que j'évoque et cite au début du texte, c'est Martin Rueff

(ladite correspondance a paru aux éditions Gallimard). L'historien qui n'a pas travaillé sur la mort en mer au xx^e siècle, mais dont le coup de fil m'a beaucoup appris, c'est Alain Cabantous (merci Manu de m'avoir mise sur cette piste-là). Son livre s'appelle *Le Ciel dans la mer*, il a paru aux éditions Fayard. L'artiste dont je parle et qui réinterprète magnifiquement le rite de la proëlla ouessantine s'appelle Nolwenn Brod, le poète qu'elle cite s'appelle Erwan Rougé, il est publié aux éditions Isabelle Sauvage. L'entretien avec Daniel Mendelsohn que je retranscris a été diffusé dans *Par les temps qui courent*, sur France Culture. *Les Veilleurs* est le titre d'un livre de Taina Tervonen paru aux éditions Marchialy, elle y fait le portrait de celles et ceux qui aident les exilé.e.s et leurs familles pendant et après les traversées périlleuses qu'ils entreprennent pour quitter leur pays. Parmi eux, Marie Cosnay, dont les livres sur l'hospitalité, l'accueil et tous ces *Enfants de l'aurore*, sont toujours à mon chevet. L'article du *Monde* qui raconte si bien la demi-finale de Wimbledon 1978 est signé Olivier Merlin. Le livre que j'ai adoré et qui évoque ce fameux *œil adapté à la pénombre*, c'est celui de Julia Deck, *Ann d'Angleterre*, paru aux éditions du Seuil. Le livre dont elle parle est signé Ruth Rendell. Le mémoire d'Alfred de Courcy s'appelle *Les Veuves des marins disparus*, il a paru en 1878, il est en libre lecture sur le site Gallica.

Merci à ma famille pour leur drôlerie de toujours, leur confiance absolue et leurs encouragements durant l'écriture. Particulièrement à mon cousin, mes parents,

mon frère. Merci à Lucie et Sonia C. pour les mots. À C., nos mille vies. Merci aux êtres aimé.e.s, sensibles ou non aux histoires de fantômes, qui m'ont écoutée raconter deux-trois choses en chemin.

TABLE DES MATIÈRES

fin de partie	9
remerciements, emprunts, citations	229

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 2025
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR



IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 239
ISBN : 978-2-84805-571-8
DÉPOT LÉGAL : AOÛT 2025

OFFICIER RADIO. « Comment ne pas oublier ? », dit le père de Marie, évoquant la disparition déjà ancienne de son frère marin. Parce qu'elle révèle l'inverse de ce qu'elle croit dire – la perte inoubliable –, la question éveille le trouble et la curiosité de la narratrice. À propos du naufrage et de la mort de cet oncle Charlot qu'elle n'a pas connu, elle a toujours entendu : « On ne saura jamais. »

C'est que le mystère reste entier sur les circonstances de l'accident de l'*Emmanuel Delmas* en 1979 au large des côtes italiennes : la brume, une collision avec un autre navire, très peu de survivants, plusieurs versions divergentes. L'énigme et le drame, l'émotion de son cousin Loïc dans la lumière dorée d'un soir d'août, il n'en faut pas davantage à Marie pour partir sur les traces de Charles Richeux, officier radio du navire.

Compilant les articles parus à l'époque, lisant avec avidité les dossiers d'archives, les correspondances, les télégrammes diplomatiques, conversant avec d'anciens capitaines et des veuves de marins, elle nous entraîne dans une passionnante reconstitution de la tragédie. Au fil des conversations et des recherches, c'est un peu de l'histoire bretonne qui affleure, où une modeste exploitation agricole, l'attente des femmes restées à terre et l'importance cruciale d'un petit club de foot tissent un pudique roman familial.

Quand elle interroge les ruses de la mémoire et se rit de sa propre obsession des traces et de l'enregistrement des voix, c'est son autoportrait en femme de radio que nous offre Marie Richeux : l'enregistrement, comme l'écriture, luttant contre l'effacement. Mais, à l'issue de sa quête, ce qui apparaît et donne à ce livre sa vibration toute particulière, c'est la belle évidence d'une littérature comme questionnement.

MARIE RICHEUX, née à Paris en 1984, poursuit avec Officier radio une œuvre littéraire déjà importante, dont les livres explorent les traces intimes et collectives. Aujourd'hui à la tête du Book Club, elle a commencé dès 2010 à produire et animer des émissions sur France Culture.

N° D'ÉDITEUR : 239
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2025
ISBN : 978-2-84805-571-8
PRIX : 21 €

www.swediteur.com



SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Office radio de Marie Richeux
a été réalisée le 28 avril 2025
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© Sabine Wespieser éditeur, 2025, pour l'édition papier
© Sabine Wespieser éditeur, 2025, pour la présente édition numérique

www.swediteur.com

ISBN : 9782848055794